



collectif de la ligne 10

**Sous le chaos,
la page**

**RECUEIL DE TEXTES DE 6 AUTEUR·ES
sur le thème du chaos et du rebond**

**Massimo Bortolini, Viviane Carlier, Pascal De Bock,
Isabelle De Vriendt, Dominique M et Sylvie Van Molle**

Collectif de la ligne 10

Sous le chaos,



la page



**RECUEIL DE TEXTES DE 6 AUTEUR·E·S
sur le thème du chaos et du rebond**

Massimo Bertolini

Sylvie Van Molle

Pascal De Bock

Viviane Carlier

Isabelle De Vriendt

Dominique M

Droits d'utilisation :

Sous le chaos, la page du Collectif de la Ligne 10 est produit
par ScriptaLinea aisbl et mis à disposition
selon les termes de la licence *Creative Commons 2.0* :
Attribution – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification



[texte complet sur : <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>]

ScriptaLinea, 2019.

N° d'entreprise BE 0503.900.845 RPM Bruxelles
Éditrice responsable : Isabelle De Vriendt
Siège social : Avenue de Monte-Carlo 56 - B-1190 Bruxelles (Belgique)
www.scriptalinea.org

Si vous souhaitez rejoindre un collectif d'écrivains,
contactez-nous via :
www.collectifsdecrits.org

ScriptaLinea

Quelques mots sur ScriptaLinea

La compilation de textes *Sous le chaos, la page* a été réalisée dans le cadre de l'aisbl ScriptaLinea.

ScriptaLinea se veut un réseau, un soutien et un porte-voix pour toutes les initiatives collectives d'écriture à but socio-artistique, en Belgique et dans le monde. Ces initiatives peuvent se décliner dans différentes expressions linguistiques : français (Collectifs d'écrits), portugais (Coletivos de escrita), espagnol (Colectivos de escritos), néerlandais (Schrijverscollectieven), anglais (Writing Collectives)...

Chaque Collectif d'écrits rassemble un groupe d'écrivain·e·s (reconnu·e·s ou non) désireux de réfléchir ensemble sur le monde qui les entoure. Ce groupe choisit un thème de société que chacun·e éclaire d'un texte littéraire, pour aboutir à une publication collective, outil de sensibilisation et d'interpellation citoyenne et même politique (au sens large du terme) sur la question traitée par le Collectif d'écrits. Une fois l'objectif atteint, le Collectif d'écrits peut accueillir de nouveaux et nouvelles participant·e·s et démarrer un nouveau projet d'écriture.

Les Collectifs d'écrits sont nomades et se réunissent dans des espaces (semi-)publics : centre culturel, association, bibliothèque... Il s'agit en effet, pour le Collectif d'écrits et ses lecteur·trice·s, d'élargir les horizons et, globalement, de renforcer le tissu socioculturel d'une région ou d'un quartier, dans une logique non marchande.

Les Collectifs d'écrits se veulent accessibles à ceux et à celles qui veulent stimuler et développer leur plume au travers d'un projet collectif et citoyen, dans un esprit de volontariat et d'entraide.

Chaque écrivain·e y est reconnu·e comme expert·e, à partir de son écriture et de sa lecture, et s'inscrit dans une relation d'égal·e à égal·e avec les autres membres du Collectif d'écrits, ouvert·e aux expertises multiples et diverses.

Chaque année, les Collectifs d'écrits d'une même région ou d'un pays se rencontrent pour découvrir leurs spécificités et reconnaître dans les autres parcours d'écriture une approche similaire. Cette démarche, développée au niveau local, vise donc à renforcer les liens entre individus, associations à but social et organismes culturels et artistiques, dans une perspective citoyenne qui favorise le vivre-ensemble et la création littéraire.

Isabelle De Vriendt
Coordinatrice de l'AISBL ScriptaLinea



ScriptaLinea
AISBL

Du même collectif d'écrits

Poésie urbaine, 2012

FrontièreS, 2013

Exil de soi, 2014

(Dés)équilibres, 2015

Regards, 2017

Sous les coutures, 2018

Les compilations sont téléchargeables gratuitement
sur www.collectifsdecrits.org

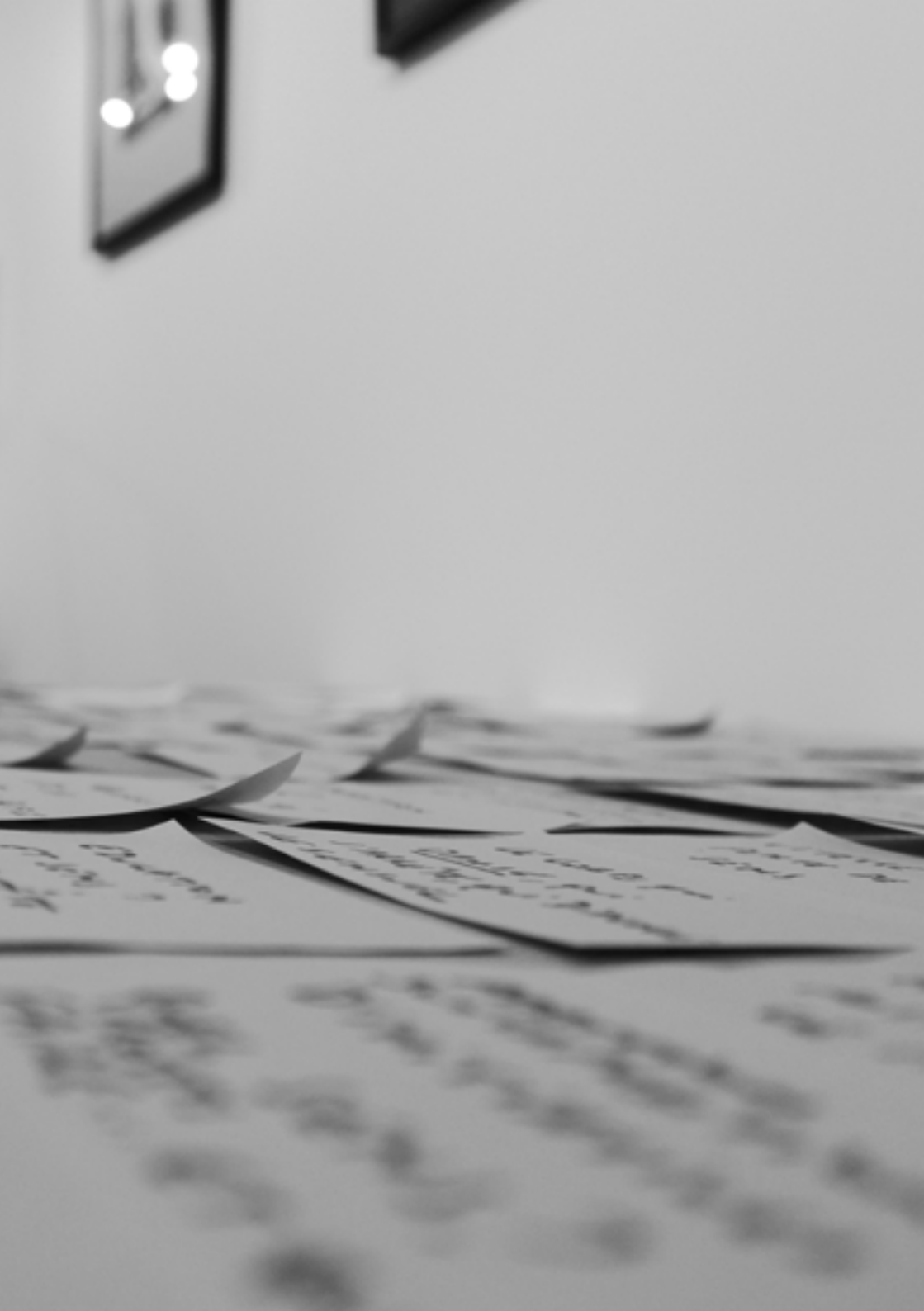


Table des matières

Pour s'y retrouver

Éditorial		9
<i>Nouvelles ondes</i>	Sylvie Van Molle	11
<i>Réveils</i>	Isabelle De Vriendt	23
<i>Saphère Gueulerin</i>	Pascal De Bock	31
<i>La forteresse n'était pas vide</i>	Viviane Carlier	39
<i>Les Falaises, rue de la Falaise</i>	Dominique M	51
<i>Blaise est blessé</i>	Massimo Bortolini	61
Les auteur·e·s		67
Les lieux traversés		71
Remerciements		77





Éditorial

i

Deux dangers ne cessent de menacer le monde: l'ordre et le désordre.

Paul Valéry

*Comme un air de fin du monde et de début d'un autre
L'air du temps : acide ou suave
Au-delà du chaos, rebond*

ordre

réaction

création

Manu KO

L'air

acide

du monde

en création-chaos,

Comme un début suave de la fin des temps

Rebond en réaction au-delà d'un autre ordre !

OK Manu

Le chaos, c'est quand l'hypoténuse n'a même plus de carré.

Théo Pitta-Goor

!



Nouvelles ondes

Sylvie Van Molle

Le patient est assis sur le patio, couvert de plantes rampantes, il balaie des yeux l'endroit où il se trouve, observe le médecin.

Le patient (à lui-même) : « Ça doit certainement être lui ».

L'homme que le patient regarde porte une blouse blanche. Il est au milieu de la cour, discutant avec un homme. Le patient pose sur le nez ses lunettes connectées, plante ses yeux sur le médecin, défile, alors, son parcours dans un cadre transparent à côté de sa photo. Une vidéo s'ouvre, une femme gagne son procès, le médecin assis dans le public est médusé, il regarde autour de lui.

Le patient retire ses lunettes connectées.

Au centre-ville, une petite maison coincée entre deux immeubles, des écrans allumés, son coupé, où l'on reconnaît le médecin, la femme du procès. Dans une autre pièce, des bandes-sons, on entend le fracas de la ville, des gens discuter à deux, à plusieurs. Des sons qui viennent d'ici et des sons qui viennent de là-bas. Dans une autre pièce, encore, des photos, des articles de journaux. Une dame sort de l'ombre dans laquelle une partie de la pièce est plongée. Aujourd'hui, la collectrice de souvenirs a décidé de se nourrir de son, via des petits capteurs qu'elle a posés sur ses vêtements et un micro-perche, un casque posé sur les oreilles, un mélangeur porté en bandoulière.

Elle sort.

Un petit carnet à la main, elle note le jour et l'heure. Elle marche d'un pas décidé. Elle allume les micros. Dans le casque, des pas, des

vêtements, ceux de la collectrice de souvenirs et ceux des passants, des frissons, des battements de cœur.

La collectrice cligne de l'œil à mi-parcours pour faire la mise au point, tout le monde se tourne pour lui faire face, elle cligne de l'œil, complètement, arrêt sur image, la photo est prise. Tout le monde se remet en marche.

Ce sera la seule photo de la journée.

À droite du cadre, des personnes assises sur un banc public, d'autres debout derrière le banc. Les bancs, sont en latte de bois et en zigzag avec, des dossiers en zigzag également, entre deux places, il y a des tables rétractables, qui, rétractées, sont des places assises supplémentaires. Le dos des bancs sont des parterres, en carré et en bois, de fleurs. De toutes petites maisons en arrière-plan dont les façades sont cachées par des plantes rampantes. Du banc jusqu'au deuxième tiers de la photo, la rue qui dépasse du cadre. Au milieu de la rue, des passants se sont arrêtés et font face à l'objectif, ils portent des vêtements en coton ou en soie, des chaussures en cuir ou en tissu, des sacs en tissus ou des paniers en osier. Des cyclistes, des trottinettistes, des skateboardistes, des vélos-brouettes, tous ces véhicules sont en bambou. À droite du cliché, un bout du parc occupé par des groupes de personnes.

12

Aujourd'hui, elle s'occupe du son.

Bruit de foule,

Un avocat plaide, un témoin est interrogé.

bruit de pas dans la rue, pas de bruit de moteur, ni de machine à carburant, mais de chaussures, de chaînes au changement de vitesse. Des petites roues sur le bitume. Dans le lointain des chants d'oiseaux. Tout près, le ruissellement des égouts se mêle aux rires

Nouvelles ondes

des enfants qui frappent des mains. Au loin des voix masculines, féminines, jeunes, moins jeunes. Les feuilles des arbres légèrement balayées par le vent.

Sur les premiers bancs de la salle du tribunal, tous sont attentifs au déroulement du procès. Les yeux fixés sur la femme assise au banc des accusés, c'est l'avocate.

Voix gaies, animées, soutenues. La collectrice de souvenirs n'est pas loin.

Badaud 1 : je me suis dévoilé, découvert...

Le badaud 2 l'écoute.

Badaud 1 : ... comme chacun ici, qui a osé être lui-même.

Le badaud 2 l'écoute toujours.

Badaud 1 : C'est enrichissant, chacun a une place, oui.

Mais comme c'est difficile !

Malgré tout, être juste un suiveur ? Non.

Badaud 2 : Mais tu es un suiveur !

Badaud 1 : Un suiveur qui « est » ! Je SUIS pour moi. Je SUIS pour les autres.

Le son capté par la membrane du micro protégé par la coque ovale, traverse les méandres des fils conducteurs, passe par une entrée de l'enregistreur. Égalisé, compressé, il sort par l'embout de sortie,

chemine par les fils des écouteurs et traverse l'oreille de la collectrice de souvenirs qui a le sourire aux lèvres.

*L'avocate à la barre des témoins,
argumente, se défend ardemment.
Des voix de protestation s'élèvent dans
la salle. Elle poursuit, imperturbable.
Calme, le médecin écoute attentivement
le récit de l'avocate accusée.*

Une bêche grattouille, puis tapote la terre.

Des lames d'une tondeuse manuelle hélicoïdale coupent net la pelouse du parc d'où des croassements de grenouilles se mêlent à l'orateur du parc qui débat de l'utilisation de l'outil CRISPR-Cas9 (prononcer, en anglais, Crisper Cas nine) et des questions d'éthique.

14

Le médecin est assis à côté du patient qui l'observait, il lui explique l'opération qu'il va subir.

Le médecin : Je vais enlever et remplacer la partie du génome sémantique, afin de corriger les malformations. La séquence d'ADN que je vais introduire est une mutation qui va vous protéger du virus. L'outil que je vais utiliser s'appelle CRISPR-Cas9.

Il n'y a donc aucun risque que vos descendants héritent de cette modification, puisque je ne touche pas aux cellules germinales, mais bien aux cellules somatiques.

CRISPR-Cas9 permet de modifier des gènes dans les cellules vivantes, de modifier l'ADN de toutes les espèces, l'être humain, compris. On a observé et imité la manière dont les bactéries se défendent pour contrer les attaques des virus.

L'orateur : Le traitement des maladies génétiques, c'est, entre autres, le choix des embryons sains dont les ovocytes ont été fécondés en laboratoire.

Embryons sains, tout est dans le mot. Sain. Sain d'esprit, sain de corps.

Sain, qu'est-ce que cela signifie ?

Machine bien huilée ?

Mais ce n'est pas ce que nous sommes !

CRISPR-Cas9, c'est aussi corriger l'ADN mal formé.

Pourquoi modifier toute la singularité du vivant ?

À quoi bon être des milliards ?

L'avocate : Si une loi est injuste, il est de notre devoir à tous de la contrer. L'au-delà, n'est pas notre rôle.

L'orateur : L'éternité n'est pas le propre de l'être humain !

Le médecin : Je vous conseille de rester dans l'enceinte du bâtiment, car mon travail est controversé au sein de la communauté. Vous serez opéré aujourd'hui.

Un très jeune auditeur du parc remarque la collectrice de souvenirs micro-perche en main. Intrigué, il pose sur le nez ses lunettes connectées. Dans un cadre transparent, le parcours de la collectrice de souvenirs défile à côté d'une photo qui la représente.

Contenu du texte : Il n'existe aucune interview des personnes filmées, photographiées ou enregistrées. La collectrice de souvenirs se concentre sur le quidam et leur personnalité, sur les faits et leur parcours.

Première vidéo : Le médecin assis face à une centaine de personnes, leur répond : Ce n'est pas mon domaine, mais je suis d'accord.

Deuxième vidéo : L'avocate assise face à une dizaine de personnes, en blouse blanche, répond : je vous soutiens, tout est contournable.

Le jeune auditeur retire ses lunettes connectées, observe encore pendant un moment la collectrice de souvenirs.

L'orateur : Tout ce qui est ici, c'est nous, c'est chacun d'entre nous. Ce sont aussi les espèces qui nous entourent. C'est le minimum de destruction, le maximum de naturel. C'est le respect des cycles. On s'est écouté, on a observé, mais on ne s'est pas tous entendus, évidemment.

Le médecin et les personnes qui occupaient les quatre premiers rangs du tribunal attendent le verdict. Dans une autre pièce, l'avocate et les personnes qu'elle a soutenues attendent également.

L'objectif d'un appareil photo capte ces moments, qui passent par l'espace laissé libre pendant un deux-cent-cinquantième de seconde par le diaphragme et par l'obturateur, et vient se déposer sur le capteur et s'enregistrer sur la carte mémoire. L'œil de la collectrice de souvenirs reste concentré.

En compagnie du médecin, on reconnaît l'orateur, plus jeune, ainsi que certains auditeurs. Un petit garçon remarque l'objectif. Son regard rappelle celui du jeune auditeur.

Nouvelles ondes

Le patient est sur la table d'opération, le gène mutant vient d'être placé. Opération réussie. Le médecin et ses assistants se félicitent.

L'orateur descend du piédestal.

Le juge fait part du verdict en faveur de l'avocate.

Le reste de l'assemblée reste coi.

En débarquant ici, le médecin, l'orateur, le petit garçon et toutes les autres personnes, se retrouvent dans un territoire non habité et sauvage.

Le juge (au médecin et aux personnes qui l'accompagnent) : Le Nord-Est vous accueillera, vous et les personnes que vous avez soutenues pour avoir détourné une loi pour en soutenir une autre.

La mine d'un crayon dessine des traits qui forment des lettres et décrit minutieusement les lieux, les doigts de la collectrice de souvenirs serrant fermement le bout de bois entourant la mine. La mine s'aventure à quelques esquisses, où l'on devine des hommes et des femmes en train de défricher, de couper du bois.

En perdant leur nationalité, ils retrouvent leur liberté, croient-ils.

Le médecin consulte un carnet rempli de notes, il va pouvoir reprendre ses recherches sur un autre sujet qui lui tient à cœur.

Dans l'ancienne contrée de ces nouveaux habitants de Nord-Est, on discute du moyen de les convaincre de revenir sur leur terre et d'abandonner la méthode CRISPR-Cas9.

Autour du piédestal abandonné par l'orateur, ce dernier échange avec les auditeurs.

Dans l'oreille de la collectrice de souvenirs.

On ne peut rien faire !

Vous avez vu l'avocate ?

Que choisir ?

Saccager sa clinique !

Discuter avec lui.

Le chasser !

Impossible !

Protester, tous !

Chasser les patients.

Faire une chaîne humaine tout autour de nos terres...

Dans une pièce, assis sur des fauteuils placés en biais, côte à côte, face à un bureau derrière lequel se trouve un fauteuil à haut dossier, sont assis le médecin et l'avocate, qui furent jadis adversaires.

L'avocate : Cette fois-ci, je peux vous défendre !
Je ferai de votre clinique une forteresse !

Une femme s'avance vers les auditeurs, encore en pleine discussion.

La femme : Vous avez lu la missive ?
Ceux qui le souhaitent peuvent revenir.

L'orateur : Comme une balle de ping-pong !

Dans l'ancienne contrée, les autorités attendent la réaction de cette communauté du Nord-Est :

Femme : On leur a retiré la nationalité.

Homme 1: Cette terre nous appartient.

Homme 2 : Contesté par la communauté internationale. Attention !

Homme 1 : Elle est à nous ! Ce serait le dernier recours.

Dans le bureau du médecin :

L'avocate au médecin : Ne sortez plus d'ici !
Les patients viendront à vous.
Croyez-moi !

Dans le séjour de la clinique, le patient que le médecin a récemment opéré se repose assis dans un divan.

Il voit le docteur et l'avocate se serrer la main, il pose sur le nez ses lunettes connectées et plante ses yeux sur l'avocate, défile alors son parcours dans un cadre transparent à côté de sa photo. Des coupures de journaux, des interviews audios, des vidéos. La vie, coûte que coûte, est son maître-mot.

La collectrice de souvenirs, appareil photo collé à l'œil, cadres des pieds, des roulettes, des roues de vélos, allant tous dans la même direction.

Plus loin, des gens arrivant, avançant vers l'avocate. Parmi eux, la femme qui attendait, avec les autres autorités, la réaction de la communauté, elle serre la main de l'avocate, timidement, comme tous les autres.







*Tendresse du jour
Les mains posées sur le tronc
D'un vieux cerisier*

Réveils

Isabelle De Vriendt

I.

Elle s'éveille au bourdon d'un avion qui décolle. Le rêve s'éteint dans le brouillard. Tout le jour, elle n'en gardera qu'une vague joie. Comme une cloche qui tinte au loin, dans la campagne d'hiver.

Demain, elle aura oublié.

Le bourdon s'est tu. Elle n'entend que le murmure qui court dans ses veines. Elle se décide à ouvrir les yeux.

Le jour s'est levé. Autrefois, aucun avion ne griffait le ciel. C'était le coq qui saluait le soleil.

« *Mon coq est mort.* Grany me fredonnait cette chanson, aux premières années de ma vie. Comptine prémonitoire. »

Aujourd'hui, les enfants ne chantent plus. Sous des airs d'ordre et de rigueur, le chaos s'est installé, dans un silence assourdissant.

Elle se lève. Elle ouvre les rideaux. Du matin au soir, elle fonctionne. Les géraniums serrés dans leur jardinière font pâle figure face au béton. Le gris écrase le regard.

Elle ne se souvient plus du jour où elle les a achetés, ces géraniums. C'était il y a quatre ou cinq ans. En mai, sans doute. Au Marché du Printemps, bien sûr. Le seul marché autorisé par l'État, désormais. Elle avait dû hausser les enchères pour les emporter. Les insultes de son concurrent avaient été généreuses. Elle ne lui en voulait pas. L'homme ne faisait que vomir l'injustice d'une nature réservée à quelques privilégiés. Elle avait honte. Mais l'instinct de survie avait été le plus fort.

Cet été-là, elle n'était pas partie en vacances, à cause d'eux. Des géraniums. Elle en rit, maintenant. Elle rit d'elle.

« Les géraniums n'ont servi à rien. »

Le chaos a gagné son corps. Pour en réchapper, elle a dû se rendre étrangère à elle-même. Elle ne ressent plus rien. Elle rit de tout, puisqu'elle n'y peut rien changer.

Elle ne cherche à voir personne. Il n'y a plus de lien, plus de bulle.

« On risque sans cesse de se cogner aux autres. On est devenu aveugles. Les jours aussi sont gris. »

Il arrive que sa soeur l'appelle. Elles n'ont rien à se dire. Alors, elles se donnent rendez-vous dans un bar. L'une commande un vin blanc, l'autre, un jus de fruits, pour mettre de la couleur. Elles sont là, attablées. Elles ne se regardent même pas. Elles se taisent ensemble. Se parler créerait des troubles qu'elles mettraient des années à éclaircir.

II.

« On sent la pluie approcher. »

Elle écoute l'écho de sa voix sur les murs nus.
Elle parle si peu que sa voix lui paraît étrange et belle.

« On sent la pluie approcher. »

La phrase prolonge le rêve.

Il a fait soleil tout l'été. L'herbe est jaune et craque sous les pieds.

Au loin, un nuage d'étourneaux naît et s'abat aussitôt sur la maison.

Silence et calme. Rien ne nous atteint. Le nuage est passé.

*Il a fait soleil tout l'été. Je sens la pluie jusque dans les narines.
Elle amène la fraîcheur, déjà.*

Il faut s'affairer, se préparer, se protéger. Tout se fait avec tranquillité. Le jour nous appartient.

« Aujourd'hui, le jour nous est volé. »

La pluie a balayé les heures simples. Tout est allé très vite. Les peurs se sont multipliées, les marcheurs se sont dispersés. On n'a plus osé se parler. L'étranger est devenu ennemi.

Après la peur, l'ennui. Après le travail, le néant. Tous les pubs ont fermé, on ne peut plus consommer au-delà de 20 heures en été, 18 heures en hiver.

« La nuit, on entend les fantômes serpenter dans la ville. »

III.

Réveil précoce. Le soleil ne s'est pas levé. Dans son rêve du jour passé, un détail s'impose, à présent. La vue n'était pas hachurée d'immeubles. Elle pouvait voir une ligne, un horizon. Image orpheline de son enfance, sans doute, puisque, personne, dans la ville, ne voit rien d'autre que de hautes façades.

« Aucune perspective. »

Aujourd'hui, personne n'oserait quitter la ville. Les immeubles sont disposés de telle façon que les yeux ne sont jamais éblouis par la lumière rasante du soleil.

Depuis les pénuries d'électricité, le gouvernement a imposé le couvre-feu. Plus d'électricité la nuit. Prohibition des panneaux publicitaires électroniques, qui ont poussé, au début du XXI^{ème} siècle. À couper les arbres des villes pour loger la population dans des cubes en béton, les individus ressemblent toujours plus à des machines, êtres vivants auxquels sont greffés des écouteurs, des micro-contrôleurs, des casques, des masques. La menace est venue de l'ailleurs. Pour parer les angoisses, il a fallu gommer l'horizon.

Les prises ont proliféré dans les espaces publics, dans les gares, les métros et même les parcs. Les gens alimentaient leurs appareils à partir de ces fournisseurs gratuits. Quand il a été question de supprimer les prises dans les habitations privées, peu d'opposition s'est fait entendre. Il est désormais interdit de posséder des prises. Les dents ont grincé quand l'électricité a été rationnée. Il faut maintenant insérer sa carte d'identité avant d'introduire la fiche et de charger l'électricité autorisée. Les réseaux partagés ont fondu, les internautes ont dû brider leur expression, faute de kilowatts.

Personne n'ose quitter la ville.

« La peur est la meilleure des gardiennes. »

Les histoires d'étrangers ferrées du sceau du danger alimentent les peurs.

Dans ce monde d'expertise, la population reste stable. Peu se lient, moins encore se risquent à faire un enfant. « Pas d'avenir; et puis, un enfant, ça coûte cher. »

IV.

Le réveil ne s'est pas déclenché ce matin. On lui offre une journée, pour sa bonne conduite. Elle se réjouit. Elle ne retardera pas la sortie et ne prendra pas de déjeuner. Elle se présente à l'ouverture de la bibliothèque. Elle y passera la journée. Les murs présentent des arabesques qui l'apaisent. Ils émettent des chants d'oiseaux. Les deux-ailles ont quitté la ville avec la coupe des arbres. La ville est trop propre pour qu'ils y trouvent à manger.

« Seul leur chant reste. »

Et les livres sont la triste mémoire des tout derniers arbres, abattus à vingt années de là. On y est revenu massivement, depuis la pénurie récurrente d'électricité.

Elle s'installe dans un fauteuil-cocon et ouvre le livre qu'elle a choisi au hasard. Elle n'y croit pas, au hasard. Elle reçoit les mots comme des signaux que lui envoie un être qui l'aime et qui prend soin d'elle. Ça lui importe de croire ça. Ça coupe net sa solitude. Elle a tiré *Les chaussures italiennes*. Ça commence fort :

« Je me sens toujours plus seul quand il fait froid.

Le froid de l'autre côté de la vitre me rappelle celui qui émane de mon propre corps. Je suis assailli des deux côtés. Mais

je lutte, contre le froid et contre la solitude. C'est pourquoi je creuse un trou dans la glace chaque matin. »¹

Elle ne va pas plus loin. Ces mots la porteront le jour.

V.

Les réveils la nuit sont toujours plus fréquents. Ils lui offrent une autre dimension, une nouvelle liberté. Rien n'est prévu pour qui se réveille en pleine nuit. L'électricité est interdite, les palliatifs tels que lampe de poche ou bougie sont bannis.

« Les humains sont enfermés dans un semblant d'ordre. »

Cette nuit, la lune éclaire la chambre. Elle voit son ombre se détacher sur le mur. Il lui vient comme un chant ancestral, une caresse du vent murmurée au coeur du monde. Cela vient d'ailleurs.

« Ici, le vent, quand il souffle, siffle. »

Le rêve de cette nuit lui revient d'un coup.

Une fille, menottée, jambes écartées assise sur la pierre dure, fait monter de ses entrailles un chant. Elle combat violence et pouvoir. D'autres, menottés comme elle, suivent sa voix qui ouvre et apaise. Une rafale cloue le chant au mur du silence.

Elle se lève. Elle ne comprend pas d'où vient ce rêve, elle sait pourtant qu'il n'est pas inventé. Elle se lève et se laisse chanter, dans la nuit. La musique fait naître des larmes. Elle n'a plus pleuré depuis des années. La musique fait vibrer son corps. Elle se lève et elle chante. Elle ouvre les bras au monde. Elle chante la mort du coq. Elle chante l'amour oublié. Elle chante la liberté perdue. Elle

¹ *Les chaussures italiennes*, Henning Mankell, 2006, trad. 2009, éd. Du Seuil.

Réveils

reçoit une force nouvelle. Elle voit ses peurs s'éloigner. Dessous surgit la colère.

« Le ciel est à portée de main. »

Elle se lève, encore et encore. Elle se lève et s'habille. Elle se lève et gravit l'escalier. Elle se lève et ouvre la porte. Elle se lève et sort. Elle se lève et traverse la ville. Elle se lève et défie les mouchards. Elle se lève et se rit des contrôles. Elle se lève et se laisse pousser par la joie. Elle se lève et brise les chaînes. Elle se lève et chante la liberté.

La lune lui répond

*Pars
Pars et creuse
Cherche le vrai
Même s'il est laid
Libère ton âme*

Promesse de jour.





Saphère Gueulerin

Pascal De Bock

- Gueulerin, c'est votre nom ?
- Oui, c'est bien ça
- Je vois que vous avez travaillé chez un courtier... Fort bien.
- Oh... j'y suis resté peu de temps, mais suffisamment pour ne plus m'étonner.
- Quelles étaient vos fonctions ?
- Mes fonctions ?
- Oui... à quoi passiez-vous vos journées dans ce bureau de courtier ?
- J'accomplissais mes tâches. Ni plus ni moins.

2h14. Décidément, Saphère Gueulerin n'aime pas la nuit. Le temps et les souvenirs s'y éternisent.

À l'école, Saphère restait seul dans la cour. Les batailles de marrons lui faisaient un peu peur.

Le père Gueulerin n'était pas très fier de son Saphère. Mais il ne disait rien. La mère Gueulerin pleurait beaucoup. Son mari, tendrement, la consolait.

Saphère patiente dans son lit. La nuit finira bien par enfouir tout ça.

Ses rares amis étaient un peu comme lui. Saphère ne se souvient plus très bien de leurs noms. À part Engerrand Ficheroule. Bien sûr.

- Mais que s'est-il passé chez ce courtier pour que vous en arriviez là ?

- C'est compliqué. Je...suis tombé par étape.
- Quelles étapes ?
- Je veux dire que ça a été... que ce fut progressif. Il y a d'abord eu ce chien. J'ai acheté un labrador.
- Un labrador ? Pourquoi ?
- Pourquoi pas ? Il sentait le macaron.
- Vous aimez les macarons ?
- L'odeur. Juste l'odeur.
- Et que s'est-il passé avec ce labrador ?
- Quand ils sont chauds surtout.

Saphère adorait aussi l'odeur de la forêt. Comme tant d'autres odeurs. Souvent, il partait de chez lui pour dormir sous les arbres. Loin, parfois. Les premières fois, la Maréchaussée avait sorti les grands moyens. Mais assez vite, elle ne se déplaçait même plus. Et la mère Gueulerin pleurait doucement et son mari la consolait en silence.

Saphère n'aimait pas beaucoup l'école. Ses professeurs non plus n'étaient pas très fiers de lui.

Les premières lueurs apparaissent. Le vent bouscule les arbres. La ville grelotte. La nuit n'emporte pas l'hiver.

- Il a commencé à mordre. D'abord le facteur, puis le boucher, puis tous les autres y compris moi.
- Les labradors ne sont pas agressifs pourtant...
- Non, c'est vrai.
- Et alors ?
- Ma mère, qui vivait encore, me suppliait de m'en séparer. Je ne voulais pas. Pourtant je ne l'aimais pas. C'était mon chien. J'avais un rôle à tenir.
- Il y a des limites !
- Je sais. Peu à peu, les gens ont arrêté de me parler. Les premiers aboiements ont commencé.

— Quels aboiements ?

— Je veux dire que les gens se sont mis à aboyer en me voyant.

Le père Gueulerin essaya de convaincre Saphère d'entreprendre des études. De vraies. Si modestes fussent-elles. Alors Saphère voulut satisfaire ses parents en s'inscrivant à de vagues formations auxquelles il allait peu. Là non plus, il n'existait pas beaucoup. Il se traînait.

En ce printemps de 1984, Saphère toucha le fond. Un matin, il s'assit tout simplement sur le muret d'un pont familial et se laissa tomber nonchalamment. Il ne revit pas sa vie défilier. Il ne se posa aucune question. Après la chute, après le froid, le gouffre et le fond, ce fut un lit. Un moustachu le regardait. Saphère le salua. L'autre, effaré, partit précipitamment. En un instant, sa chambre fut remplie de blouses vertes. Personne ne lui adressait la parole. Sauf sa mère qui sanglotait doucement en lui tenant la main. Et son père la consolait avec tendresse.

— Quel rapport entre tout cela et cette balle de tennis ?

— J'y viens.

Les jours qui ont suivi ont été très paisibles. Les sanglots maternels m'enveloppaient d'une chaleur suave. J'étais choyé. Plus question de devoir travailler ou même de faire semblant. La vie se faisait belle de peur que je ne la quitte.

Mon père s'était mis dans la tête de me changer les idées. Ma mère l'écoutait, les yeux toujours baignés. Un matin, c'est lui qui m'a porté le thé et m'a annoncé qu'il s'était procuré deux places pour la finale de Roland-Garros. L'éternel complice de mes blocus bidons m'était servi sur un plateau par son pourfendeur. L'inquisition m'invitait à la célébration du blasphème et de l'apostasie.

J'ai proposé au grand inquisiteur en personne de m'accompagner. Tout a très mal commencé. Le malin s'emparait du court central. Jeu après jeu. Il gagnait sur tous les fronts. Le monde sombrait. Il ne nous restait plus qu'à battre en retraite pour ne pas assister à

l'accomplissement du désastre. Et soudain, le miracle. Celui que seuls espèrent les déplaceurs de montagnes. L'ange déchu, enfin, se mettait à choir. L'ange Lendl reprenait vie. Les anathèmes lancés par la foule des fidèles ajoutaient l'humiliation à la déchéance. C'est alors que, dans un sursaut de rage et d'orgueil, John Belzébuth l'infâme a lancé à toute volée l'objet de sa honte. Ainsi, après quelques rebonds au hasard du hasard, une balle de tennis, ni verte ni jaune, est allée se nicher au creux de mes mains. Moi, Saphère Gueulerin.

— Revenons à vos problèmes relationnels. Ces sortes d'aboiement dont vous étiez l'objet...

— La cible. Sans mon chien, je crois que j'aurais pu me débrouiller pour ne sortir qu'une fois par semaine. Mais c'est impitoyable, un chien. Ça se sort quotidiennement. Je sortais donc très tard le soir. Ou la nuit. Ou le dimanche aux heures de messe. Mais on m'attendait souvent au coin des rues. Les enfants surtout. Ces sales enfants. J'ai haï les enfants. Et puis mon chien est mort.

— Ah ?

— Une nuit sans lune. Il m'a pris l'envie de le faire jouer dans un parc voisin. Tout est allé très vite. Au premier service, la balle est allée se loger dans les roseaux du petit étang qui jouxtait le parc. Le pauvre animal s'est empêtré dans la végétation. L'eau était froide. La nuit, noire. Il a dû s'épuiser à se débattre contre les éléments. Il n'était plus de toute jeunesse. Tout se liguaît. Son énergie vitale d'un seul coup s'est évaporée... Les tortues californiennes ont fait le reste. Après quelques minutes, seule la balle flottait encore paisiblement entre les roseaux.

— Cette balle ? Toujours la même.

— Toujours. Celle de McEnroe évidemment. Increvable. Je l'ai récupérée sans toucher aux quelques restes du chien. Le lendemain, ils avaient complètement disparu.

— Et les aboiements ?

— Disparus. Du jour au lendemain. Comme si la ville entière avait été mise au courant.

— Et vous, Monsieur Gueulerin ?

— Soulagé. Pas triste pour un sou. J'ai revu mes parents. Heureux de me retrouver mais toujours aussi désespérés de ma situation.

— Financière.

— De ma situation en général. Mon avenir. Mon présent aussi. Je n'avais rien. À part cette balle de tennis que John McEnroe m'avait lancée intentionnellement, à moi, Saphère Gueulerin, un dimanche de juin 1984.

Lorsque Saphère recueillit cette balle surgie des ténèbres, il ne put se résoudre à s'en défaire. Ce petit objet sphérique causa beaucoup de trouble dans la famille Gueulerin. Dans un premier temps, les parents se montrèrent assez complaisants, feignant la crédulité. Mais rapidement, leurs doutes se dressèrent face au pauvre Saphère. D'où venait donc cette petite balle. Le père Gueulerin lui-même n'était plus tout à fait sûr de ce qu'il avait vu cette après-midi de juin. Un soleil sans pitié, à vous brouiller les sens. Et cette balle n'était sans doute que l'une des innombrables reliques que l'on peut ramasser aux abords d'un terrain de tennis un soir de finale. Pour Saphère, la chose était acquise. Cette balle était LA balle. Et une fois de plus, ses parents avaient rejoint l'autre camp. Il lui faudrait l'énergie de plusieurs mois pour montrer sa bonne foi et surtout sa parfaite lucidité. L'affaire l'isola. Et sa mère se remit à sangloter et le doux inquisiteur à la consoler avec une infinie tendresse.

En récréation, Saphère ne pouvait pas jouer à la balle. La chose avait été décrétée une fois pour toutes.

— J'ai fini par prendre un avocat et j'ai traîné mes parents devant les tribunaux. Enfin j'ai voulu. Mon avocat m'en a dissuadé. Il m'a convaincu de régler autrement le différend avec mes géniteurs. Et de me consacrer à ma défense. Pour ne pas replonger. Moi qui sortais à peine la tête de l'eau. D'ici quelques minutes, il vous faudra partir, sortir de chez moi pour me laisser me préparer.

— Vous préparer ?

— J'ai visionné des centaines de vidéos de cette satanée finale. J'ai fouillé les archives dans l'espoir de trouver une chute où l'on aurait pu voir le trajet de cette balle. Et sa destination. Je m'épiais sur les images. Des visages par centaines apparaissaient. Toujours les mêmes. Jamais le mien. Puis j'ai enfin compris que la vérité ne jaillirait jamais de ces images. J'ai observé minutieusement la tête de l'homme au moment précis où il lançait la balle. Un regard net. Déterminé. Une précision dans le geste. Ce jour-là, John McEnroe m'avait vu, moi, le pauvre Gueulerin et m'avait jeté la baballe. Plus aucun doute là-dessus.

Avec les années, John McEnroe est devenu un homme charmant. Quand je l'ai contacté, il a semblé amusé et intrigué par ma requête. M'identifier, moi. Des années après cette finale qu'il n'arrive pas, lui non plus, à oublier. Il va bientôt arriver. Je l'attends. Partez. Il parlera, croyez-moi. Allez vous-en.

— Fort bien. Je m'en vais. Juste ceci encore.

— Quoi ?

— La mesure est provisoire mais dorénavant, en plus d'être privé de balle, vous serez privé de cour. La mesure sera levée lorsque nous le jugerons opportun.

*Le corps sans vie d'une ancienne gloire du tennis vient d'être retrouvé dans les eaux d'un étang jouxtant un parc urbain. Ses restes étaient méconnaissables. Il a fallu recourir à l'implantation dentaire pour l'identifier. Le légiste déclare avoir dû lui casser la mâchoire pour en déloger une balle de tennis. Des traces de sévices attestent une mort lente et sans doute pénible.
Un suspect a été interpellé.*







La forteresse n'était pas vide

Viviane Carlier

J'ai le cœur qui bat fort en longeant le grand bâtiment en briques rouges. Là se trouvent les services administratifs de l'école pour aveugles et malvoyants. J'entre par la grande porte cochère. Les pneus de ma voiture crissent sur le chemin en gravier qui longe le bâtiment où logent les élèves internes en semaine. En face, il y a un grand îlot de verdure, des arbres, des pelouses et, au centre, un pavillon en pierres grises. C'est pour un petit groupe des enfants qui y habitent les week-ends et jours de vacances scolaires que j'ai été engagée comme éducatrice. Il est tenu par un couple d'éducateurs et abrite une dizaine d'enfants polyhandicapés en chaise roulante et quelques enfants aveugles ou malvoyants et autistes. Ce sont ces enfants-là que le staff pédagogique a voulu sortir de l'isolement causé par l'impossibilité pour les éducateurs de les emmener plus loin que l'espace vert. Ce sont des enfants qui ne rentrent presque jamais en famille.

C'est mon premier jour de travail, un vendredi à 16h. et j'attends les enfants qui reviennent de l'école dans la partie de l'internat où ils résident en semaine et où ils pourront dorénavant rester pendant les congés.

C'est au premier étage. Le salon est composé de fauteuils autour d'une télé et ouvert sur une grande cuisine. Les fenêtres donnent sur l'espace vert. De l'autre côté, un mur avec 2 portes qui débouchent chacune sur une série de chambrettes séparées par des cloisons fines (les bruits s'entendent d'une chambre à l'autre).

Je suis un peu stressée : de l'autisme je ne connais que ce que j'ai lu dans *La forteresse vide* de Bruno Bettelheim. Ce psychanalyste a connu l'horreur des camps de concentration où il a pu observer les effets psychologiques de cet environnement terrible sur les déportés. Plus tard, il en tirera la conclusion que si des conditions extrêmement

mauvaises peuvent engendrer des états psychologiques très graves, un environnement entièrement favorable pourra peut-être inverser le processus. Et c'est ce qu'il va appliquer dans l'école pour enfants autistes qu'il va créer. Cette lecture m'aidera beaucoup dans mon travail avec ces enfants autistes.

(Par la suite, j'ai appris que les causes de l'autisme sont diverses et ne se réduisent pas à un mauvais environnement familial et social. Mais, quelles que soient les critiques qu'on puisse faire à Bruno Bettelheim pour son analyse des causes de l'autisme, rien ne peut diminuer la beauté de sa réaction face à l'horreur des camps qui s'est traduite par le désir profond d'offrir le meilleur aux enfants en souffrance).

J'entends des pas dans les escaliers, la porte s'ouvre, les enfants arrivent. Je devrais plutôt dire les ados, ils sont quatre et ont entre 14 et 16 ans.

Nancy est la première, suivie d'André, puis viennent Rudy et Mourad. Je leur dis bonjour et me présente. Nancy me répond d'un air méfiant en donnant son nom et va s'asseoir dans un fauteuil, entraînant André qui sourit et tend la main au passage pour me toucher. Rudy, un grand échalas maigre aux cheveux roux, me regarde d'un air effaré, baisse les yeux et va s'asseoir lui aussi dans un fauteuil. Mourad, lui, vient me regarder de tout près et s'enfuit en riant. Il répète ce manège une dizaine de fois. Il a une façon étrange de se déplacer, le dos voûté, les bras ballants vers l'avant tel un orang-outan.

Nancy, André et Rudy ont repris leur activité habituelle : prendre leurs walkmans et mettre des écouteurs à leurs oreilles pour écouter de la musique en se balançant d'avant en arrière. Mourad, lui, feuillette inlassablement une revue télé alors qu'on m'a dit qu'il était débile, incapable de parler et encore moins de lire. Les 3 autres sont catalogués autistes. André porte des lunettes noires et est aveugle. Nancy, Rudy et Mourad ont des lunettes à verres très épais qui laissent apparaître des yeux floutés et agrandis.

Ils m'ont mise hors champ et je me gratte la tête, bien perplexe :

comment faire pour établir un contact ?

Je prépare le souper et le repas est enfin l'occasion de parler. André est le plus communicatif et entraîne Nancy qui sort de sa réserve. Rudy ne dit rien et garde le nez dans son assiette. Mourad mange bruyamment en m'observant par dessous son épaisse chevelure noire bouclée qui lui arrive aux sourcils et lui couvre les oreilles.

Après le souper, ils regardent une série policière à la télé, toujours la même, mais Mourad préfère son feuilletage. C'est Nancy qui choisit le programme (elle est amoureuse du commissaire). Apparemment c'est la petite cheffe de la bande.

À l'heure du coucher, ils rejoignent sagement leur petite chambre.

Le lendemain il fait beau et la forêt n'est pas loin. Je compte sur l'effet apaisant et vivifiant de la nature pour enrichir leur univers. Je leur fais écouter le chant des oiseaux et le bruit du vent qui fait frémir les arbres. Ils viennent sentir les différentes textures des écorces et la douceur des pétales de fleurs. Je leur fais humer l'odeur de la terre et des champignons, goûter les fruits sauvages qui colorent leurs bouches de rouge et de noir bleuté... Ils ont l'air ravis ! Merci nature !

Le week-end suivant, pour tenter de les intéresser à une activité qui les sorte un peu de leurs habitudes répétitives, j'apporte du papier, des crayons de couleur et des livres illustrés pour enfants pouvant servir de modèle à des dessins. Je m'installe à la table et commence à dessiner. Nancy est la première à s'approcher et réalise des dessins semblables à ceux d'un enfant de 6-7 ans et ils ont les couleurs des rêves qu'on peut faire à cet âge. Puis c'est le tour de Mourad qui fouille dans les livres et s'arrête sur celui qui diffère des autres : il s'agit d'un livre sur la préhistoire et l'art rupestre des hommes des cavernes. Il se met à dessiner fiévreusement et chaque dessin est suivi d'un autre, encore et encore. Ce sont des dessins incroyables, de toute beauté mais très étranges et originaux, à la fois proches et lointains des modèles, des animaux qui semblent sortis de la nuit des temps ou descendus d'une autre planète. J'exprime mon admiration, les autres enfants viennent voir et expriment leur

étonnement. Mourad nous regarde d'un air éberlué, la bouche ouverte, complètement abasourdi de susciter l'intérêt et l'admiration. Mourad a commencé à exister autrement pour les autres et pour moi et son beau, grand sourire devient immense !

Un autre jour, le groupe est en grande panique : Mourad va et vient en criant de douleur et s'enfonce un couteau dans la bouche ! Il essaye d'arracher la dent qui le fait souffrir. Les autres le poussent vers moi et il me donne le couteau d'un air suppliant pour que j'effectue l'opération. Je l'installe dans un fauteuil en lui disant que j'ai des médicaments contre la douleur. Il en absorbe un. Je lui parle sans arrêt et lui explique qu'il devra attendre un peu que le médicament fasse son effet. Il me serre très fort les mains et me jette des regards désespérés. La douleur se calme, Mourad aussi.

Il viendra ensuite souvent me prendre les mains et me regarder longuement avec un grand sourire.

À la demande de Nancy, nous allons dire bonjour à leurs anciens éducateurs dans le pavillon incongru au centre du parc. Ce pavillon, tel le symptôme d'une maladie honteuse, abrite en son sein tous les laissés pour compte de ce petit monde d'enfants déjà tellement affligés par leurs handicaps multiples et qui sont en plus privés de l'amour de leurs parents.

Le couple d'éducateurs nous accueille avec plaisir. Quand je me retrouve devant ces enfants en chaise roulante, mon cœur se serre. Que reste-t-il si on est privé de tout moyen de communication et de mobilité et qu'on n'a même pas l'amour ? J'essaie d'imaginer ce que ressentent ces enfants privés de tout ce qui permet de jouir de la vie.

Une voix m'invite à m'asseoir, ce que je fais machinalement. Mourad se précipite, s'assoit par terre à côté de moi et pose la tête sur mes genoux. Rudy est appuyé contre un mur l'air égaré. Le couple regarde joyeusement avec Nancy. André est derrière elle et ne dit rien. L'éducateur interrompt sa conversation pour se moquer de Mourad et Rudy. Mourad réagit en sautant sur mes genoux et se cache la

tête dans mon cou. Rudy se cache les yeux de son avant-bras. Les éducateurs rient. La femme emmène l'un des enfants en chaise roulante pour le coucher dans son lit, mécaniquement. Plein de choses bouillonnent dans ma tête. Alors une chanson de J.J. Goldman me revient en mémoire :

Et si j'étais né en 17 à Leidenstadt

Sur les ruines d'un champ de bataille

Aurais-je été meilleur ou pire que ces gens

Si j'avais été allemand ?

J'essaye de me défendre de juger : pourrais-je faire mieux avec autant d'enfants aussi démunis ?

De retour au bercail, c'est l'heure du bain. Ils se débrouillent tout seuls sauf André à qui il faut laver les cheveux et couper les ongles. Pour Mourad, c'est une autre histoire : il adore le bain, s'y plonge avec délice et s'amuse à envoyer de l'eau partout. J'arrive à lui laver les cheveux et le dos, puis je lui demande de se lever, lui enfille un gant de toilette enduit de savon sur la main et lui demande de se laver. En guise de réponse, il se rassied lourdement avec un gros plouf qui me mouille complètement ! J'ai trouvé du bain-mousse dans la salle de bain et j'en verse un peu dans le bain. Mourad est ravi, prend de la mousse dans ses mains, souffle dessus et s'amuse à voir s'envoler des petits nuages blancs. Je le laisse savourer son bonheur pour aller me changer. En passant devant les toilettes j'entends la voix de Rudy qui s'est enfermé dans l'une d'elles. Ce n'est pas la voix du garçon doux et timide mais celle d'une grande colère. Étonnée, je m'arrête et me rends compte qu'il exprime sa révolte contre les ordres de Nancy qui ne cesse de lui demander de faire tout ce qu'elle n'a pas envie de faire. Lorsqu'il sort, je lui dis que j'ai entendu sa colère et que je la comprends. J'essaye de lui expliquer que gentillesse ne rime pas forcément avec soumission, qu'il a les mêmes droits que les autres et qu'il n'y a pas de raison qu'il s'efface toujours devant tout le monde.

Pendant que j'essuie Mourad, j'entends beaucoup de bruit dans le salon. J'y cours et vois Nancy par terre devant Rudy. André

m'explique que Nancy a bousculé Rudy qui refusait de faire ce qu'elle demandait et qu'il a réagi en la poussant violemment. J'essaye de réparer les dégâts en expliquant qu'oser s'exprimer et dire non quand on n'est pas d'accord est très normal dans un groupe et que parler permet de se respecter et de s'entraider. Je leur propose de faire chaque jour une parlotte après le souper, où chacun pourra dire ce qui s'est bien ou mal passé pendant la journée. Ils sont d'accord et c'est ce qu'on a fait chaque soir.

C'est la nourriture qui est le premier sujet abordé. Je sais que ce qu'ils aiment par-dessus tout ce sont les spaghettis bolonaises mais je leur explique que leur corps a besoin d'aliments plus variés et on décide de faire une liste de leurs préférences et de leurs dégoûts

Petit à petit, ces parlottes sont l'occasion pour eux de parler de l'école et de leur famille ou famille d'accueil. J'apprends ainsi qu'à l'école on se moque d'eux et on les rejette. André est particulièrement mal vu par les enseignants et les éducateurs car, quand on se moque de lui ou qu'on le bouscule, il agrippe l'assaillant et le mord rageusement... Moi qui suis pour la non-violence, je ne me permets aucun commentaire : André fait de la résistance avec les moyens qu'il a et sans doute que ça lui permet d'être mieux respecté par les autres élèves.

Nancy et André parlent parfois de leurs familles d'accueil qui les invitent trop peu souvent et chez qui ils n'ont pas l'air de trouver ce qu'ils souhaitent.

Nancy a abandonné son rôle de petit chef, tout doucement et, apparemment, sans regrets. Elle sourit d'ailleurs beaucoup plus souvent. Je prends l'habitude de solliciter l'avis de Rudy qui se contente d'écarquiller les yeux au début. Petit à petit il finit par participer timidement aux discussions. Il a une espèce de fascination mêlée de crainte pour les machines, sans arriver à expliquer de quelles machines il s'agit.

Chaque nuit, Mourad fait pipi au lit. Un soir, sans trop bien savoir ce que je vais pouvoir lui dire pour y remédier, je m'assois au bord de son lit et lui raconte d'abord tous les inconvénients du pipi au lit : on

est mouillé et on a froid, ça sent mauvais, on est obligé de dormir sur une alèse en plastique peu confortable et on se fait traiter de bébé par les copains... Mais j'ai peut-être une solution : le soir, avant de s'endormir, il doit allumer une petite lumière dans sa tête qui clignotera et le réveillera quand il doit faire pipi.

Le lendemain, à ma grande surprise, le lit est sec et Mourad reçoit les bravos de nous tous !

Le soir, j'ai une autre belle surprise : je n'ai même pas besoin de lui rappeler la petite lumière, ce sont les enfants qui le font à ma place ! Les parois entre les chambres sont si fines qu'ils m'ont entendu raconter ma drôle d'histoire. Et Mourad n'a plus fait pipi au lit. Même en semaine, ses copains sont là pour lui rappeler la petite lumière.

Un samedi, au retour d'une promenade avec le groupe, je retrouve Mourad dans la salle de séjour, très agité. Il aurait dû être dans sa famille où il était prévu qu'il passe le week-end. Il tourne en rond et se frappe la tête, ses yeux sont remplis de larmes. J'essaye de savoir ce qu'il s'est passé, mais il me baragouine des choses incompréhensibles. Pour tenter de le calmer, je l'emmène faire un tour dans le parc, rien que nous deux. Je lui dis que j'aimerais l'aider mais, comme il ne parle pas, je ne peux pas deviner ce qui s'est passé dans sa famille qui le rend si triste. Au bout d'un moment, il s'arrête et, à ma grande surprise, il formule une phrase claire et bien construite : « Ma mère ne m'aime plus ». Il dit aussi avoir été difficile. Je lui explique que dans toutes les familles il y a des moments où on est nerveux et fatigués, et alors ça se passe moins bien, mais que ça ne veut pas dire que sa mère ne l'aime plus. Il me regarde fixement et hoche la tête. Je lui prends les mains et lui dis avec un grand sourire : « Mais tu parles, Mourad ! C'est merveilleux ! » Il me rend mon sourire et me secoue les mains, comme étonné lui-même d'avoir laissé échapper son secret.

De retour dans le groupe, il reprendra son attitude habituelle et son langage incompréhensible, mais entrecoupé parfois de quelques mots.

Par la suite, certains indices me font soupçonner que Mourad lit,

alors que, pour tout le monde, il en est incapable (il est catalogué « débile »).

Un jour, il me fait le cadeau de me le montrer en lisant par-dessus mon épaule la liste de courses que je rédige. Il a donc réussi à apprendre à lire à l'insu de tous, y compris de ses professeurs !

Dès lors, une complicité joyeuse s'établit entre nous. Quand il « fait la bête », je lui dis en riant que je ne suis pas dupe, que je sais qu'il est intelligent et cache bien son jeu. Il répond à ces boutades par un immense sourire et ses yeux pétillent de malice. Grâce à cette reconnaissance acceptée de son intelligence et à une relation où le rire, la confiance et la tendresse priment, des apprentissages vont pouvoir se réaliser : il apprend petit à petit à se laver seul, à manger proprement, à débarrasser la table et même faire la vaisselle.

Un jour froid et pluvieux, où personne n'a envie de sortir, je me mets à peindre sur les portes de leurs chambrettes des dessins humoristiques qui les représentent. Pour Nancy qui aime faire la grasse matinée le dimanche, une petite marmotte. Pour Rudy, des machines et des outils. Pour Mourad, je reproduis un dessin trouvé dans un magazine : un gros poisson au large sourire dans une baignoire trop petite et qui déborde de toutes parts... Ils ont l'air surpris, heureux et fiers de mon initiative. Pour André, c'est plus compliqué, il ne pourrait rien voir. Alors je lui dis que je vais confectionner un mobile sonore avec des petits objets métalliques pour qu'il puisse s'inventer des musiques. Mais ce sera pour une autre fois.

Le week-end suivant, j'apporte de quoi réaliser le mobile : de vieilles clés, de vieux réveils dont les pièces d'horlogerie m'ont toujours fascinée, du fil de cuivre épais et souple trouvé chez un ferrailleur, un fer à souder et de la soudure.

Les yeux de Rudy se mettent à briller en contemplant tout ce que j'ai déposé sur la table. Il s'approche et je lui explique ce que je veux faire avec tout ça : un mobile sonore pour qu'André puisse faire tinter les pièces de métal. Du coup, André vient voir avec ses mains. J'ouvre un réveil dont je démonte les pièces que je dépose dans ses

mains pour qu'il comprenne la complexité du système d'horlogerie. Rudy est fasciné par le fer à souder. Je lui explique qu'il va servir à souder les fils de cuivre après qu'on leur ait donné des formes de triangles. Je lui propose de m'aider et de lui apprendre à souder. Il accepte avec enthousiasme. Je lui explique le principe de la soudure : l'extrémité du fer va chauffer très fort pour faire fondre la soudure posée sur les 2 extrémités des triangles en cuivre. Je tiendrai les fils l'un contre l'autre pendant qu'il fera fondre la soudure avec le fer à l'intersection.

Après pas mal d'essais hésitants et tremblants, il réussit enfin sa première soudure ! Rudy le calme, le silencieux, l'effacé en éclate de joie. Il se met à tourner autour de la table en tapant dans les mains et en criant « Je suis heureux, je suis heureux ». C'est beau à pleurer cette vibrante expression de bonheur d'un être qui s'est à ce point enfoncé dans le silence.

Là aussi, comme pour Mourad, la réussite dans une activité manuelle faite dans un climat de tendresse joyeuse et de confiance, a été le point de départ d'une socialisation, d'un intérêt accru pour la vie et pour les autres et d'un renforcement de l'image de soi.

Le soir, ils sont allés se coucher et je me retrouve seule avec toutes les pièces du futur mobile étalées devant moi. J'ai envie de faire la surprise à André à son réveil, mais je n'ai jamais fait ça et je n'ai pas vraiment anticipé les difficultés... D'abord, il faut trouver où l'accrocher. Il y a un luminaire qui descend du plafond au centre de la pièce mais il est hors d'atteinte et il n'y a pas d'échelle. Je glisse la table du salon en-dessous mais ça ne suffit pas. J'y pose une chaise et j'y arrive tout juste en me mettant sur la pointe des pieds. Pas facile de faire des noeuds dans cette position d'équilibre instable. Ouf !!! C'est fait : il y a quatre fils pendus à l'abat-jour !

J'ai acheté un kit pour créer un mobile. Il y a là des fils métalliques légèrement courbés et repliés aux extrémités. Ils sont de différentes longueurs et je commence par les plus grands que j'accroche aux fils pendus à l'abat-jour. Ensuite, j'y accroche aux deux extrémités les fils avec les premières pièces métalliques et, au milieu, un autre fil pour suspendre un arc métallique un peu plus court auquel accrocher

d'autres fils avec des pièces métalliques... et ainsi de suite...

Le plus compliqué c'est d'organiser tout ça pour que ça reste en équilibre et que cet équilibre persiste quand André fera bouger le mobile (les noeuds doivent être très serrés).

Au moment où je pense être arrivée au bout de mes peines, j'entends les oiseaux chanter. C'est déjà l'aube. Je n'ai pas senti le temps passer ! Je contemple le mobile avec un peu de crainte. Je tends les mains et fais bouger les fils qui s'entrechoquent en tintant puis reprennent leur place. Ouf ! Je peux me jeter sur mon lit et dormir un peu. Quand mon réveil sonne, je n'y tiens plus et cours réveiller André. Je lui prends la main et l'emmène découvrir sa surprise. Je le laisse sous le mobile et lui demande de lever les mains. Il découvre alors cet objet insolite sur lequel ses mains peuvent jouer à créer des sons. Du bout des doigts il fait tinter le métal et un immense sourire éclaire son visage. Les autres enfants, alertés par le bruit, viennent entourer André. Délicatement, ils guident ses mains et finissent par jouer tous ensemble en riant.

Je ressens une joie infinie. C'est extrêmement doux de donner du bonheur à ces enfants qui en ont vécu si peu.

J'ai voulu écrire cette histoire parce que j'ai vu dans les yeux des émigrés africains qui traversent le désert, l'enfer Libyen et la Méditerranée, le même puits insondable et profond de détresse, la même incapacité de dire l'innommable et, pour certains, le même repli dans le mutisme et les mêmes barrières à la communication que ce qu'exprimaient Mourad et Rudy. Alors, je pense que leur histoire peut être de celles qui donnent la parole à ceux qui n'en ont plus et démontrer qu'il est possible, avec de la patience, beaucoup de tendresse et des activités valorisantes, de rendre à tous ces êtres meurtris la confiance et l'envie de vivre parmi les autres.

L'ouverture aux autres et la solidarité sont les seules armes capables de sauver notre monde.





Les Falaises, rue de la Falaise

Dominique M

Romina ouvre la porte, désamorce l'alarme, ne relève pas immédiatement les fusibles. Elle se ramène une chaise. Le boss arrive toujours plus tard.

Samedi soir aux Falaises, c'est méga méga bof.

Elle respire le silence et l'obscurité, dans le fin fond de l'air, des restes de fumées de cigarette, des odeurs de bouffe réduites en strates de gras qui collent à l'atmosphère.

C'est le lot, le lot d'un café toujours là, solitaire quand avance la gentrification.

Bientôt va se déverser l'évidence de la fête, des rires, des yeux qui brillent, des conversations qui crient, de la musique.

L'urgence du samedi soir.

Je voudrais tant rester choir.

C'est ballot, c'est idiot, c'est mon truc à moi.

C'est une superstition, une croyance, un mantra qu'elle s'remémore de l'intérieur. Elle se dit comme ça, ça se vérifie toujours, le premier client donne le la.

Café bondé, ambiance fantasque, foutraque, survoltée, c'est qui qui trime et trinque ?

Du coup tout l'dimanche au plumard.

Assistance clairesemée, travailler tranquilou, siffloter sur le retour carrément et croiser les autres qui font la noce. Un samedi soir comme tous les autres aux Falaises... ils et elles ont la banane et... BANG... éruption d'une bagarre, juste mal de tête dans l'quart d'heure qui suit les échauffourées.

D'abord y'a Fabienne aux ch'veux oranges qui s'pointe avec Flora qui zézaye.

« — Ze veux voir Ze Voice.

— Et le cirque ! J'ai reçu des places pour voir les acrobates, les clowns, les danseurs. Ce sont des artistes, des poètes. C'est du spectacle VI-VANT. Et puis on ira encore au café.

— Nan mais Mamy, ze m'en fous des artistes, ze veux voir Ze Voice. »

Alors, Fabienne pense à sa terrasse, qu'elle y fumera son joint en imaginant se réfugier dans l'étroit morceau d'horizon obscurci qui s'offrira.

L'chanteur s'est pointé tôt.

Il est dans la phase ascendante : j'assume, j'assume, je gère comme un futur pro.

Cette fois, pas oublié LE câble, l'est pas malade, n'a pas fumé.

J'ai pris ma bonne gratte même le ukulélé,

pas de passage à l'acte, d'actes manqués et tout ça, c'est du passé.

Je veux jouer bien, faire entendre mes mots,

que ça s'remue, que ça s'égosille autour de moi.

Quelques covers et tout ça.

C'est pas la joie avec Romina, l'courant n'est jamais très bien passé.

Faire un effort, se fendre d'une feinte.

Elle n'a pas levé les yeux, imperturbable dans l'agencement des chaises et des tables. Un bougonnement consenti tout au plus.

Le dédain frémit en surface.

On va pas faire communier le feu et la glace, hein et le feu ce soir, c'est bibi.

J'vais m'caler là-bas à r'lire

en attendant des ondes meilleures, some good vibes.

Pas de fuite en arrière, une dernière petite com sur fb, ça vaut ce que ça vaut.

J'attends de pied ferme Céline, Gaspard et Roc, enfin surtout chose là euh... Chrysta.

L'chanteur, en fait, il a pas le pied ferme. C'est d'la joke.
Cette maudite heure à tuer, à cohabiter avec le trac, s'obligeant
qu'en apparence rien ne transpire.
Ses mains moins sûres, un rien moites, ses jambes qu'il voudrait
oublier.
Pas ces guibolles affaiblies, dissimulées sous la table qui vont l'ac-
compagner dans l'anxiété.
Même là à l'intérieur tout se serre, plus aucun appétit.
Même que Romina viendrait à m'amener une planche et un bout de
pain, même que je les refuserais.
Ah que le monde arrive, que je me redresse et que je me débarrasse
du voile de l'incognito.

Là, ça se précise.
Ça afflue par vagues jusqu'aux Falaises.
Groupes, amies, couples,
solitaires aux environs de 21h.

Près de la f'nêtre, on s'croirait vraiment
dans une photo de Pierre et Gilles.
Ce freluquet d'Firmin fait l'marin
veste bleue, galon doré,
s'confesse sourire en coin, s'épanche.
Quant à Tiphaine, friande comme toujours de ses histoires,
en attente des fraîches news.
C'est pas l'genre qui s'affole
bras croisés, en appui sur son déhanché
avec sa jolie coiffure, diadème, rouge à lèvres et caraco,
elle perd pas l'nord.
Firmin lui susurre
« J'adore les histoires d'amour »
Tiphaine lui murmure
« Mais c'est mort cette histoire mon chou, de l'enfumage.
Bon on l'écoute là le singer
ce qu'il a dans ses tiroirs.

J'chuis pas sûre que j'en raffole, on va voir
a priori, j'chuis pas fan. »

Whaaoh faut s'les figurer maintenant aux Falaises.
L'café est plein comme un oeuf.
C'est fiesta, bières, cocktails et brouhaha, quelle foire,
un réchauffement éclectique.
Pause devant le micro avant que ne se profilent quelques covers.
Fafafafa fa fafafa fa fa oohooohoooh...

Jeff, c'est le plus grand, le large d'épaules.
Veut faire fort fendant la foule,
affichant ce sourire ineffable de Mona Lisa.
S'il n'était le fanfaron,
mu par son tout proche coup fumant, un p'tit coup d'éclat,
le goût du doux fracas,
s'avancerait simplement lumineux sans fard.
Tu l'vois venir alors faufile-toi
ou tu files droit dans ses filets.
Fabien veut bien jusqu'à pas trop loin.
Jeff c'est un copain.
Comme qui dirait une main de fer dans un gant d' velours.
Jeff saisit son poignet, glisse sur la main, l'amène à lui, le fait tour-
ner, l'fait s'écarter.
On s'en fout, s'il en est, s'ils en sont.
2 hommes qui dansent ensemble
comme depuis tout ce temps des tas d'meufs.
Forcément il trimballe tout le temps ce sourire mordicus.

55

Il est 23h30. Stéphane pousse la porte,
genre entre 55 et 60 ans.
Ouf, une fois encore sauvé du naufrage à la vue du tintamarre.
Le soir, sa vie se froisse à côté du lit,
se refuse à l'endormissement.
Il l'affirme, c'est limpide,

dormir, c'est prendre le risque de mourir.

Le coeur, est-ce mécanique ?

Respirer, est-ce automatique ?

On ne la lui fait pas.

Alors il s'trimballe avec ses rêves frelatés dans le bonvivantisme de la nuit.

Y fume, y boit, y bouffe, y baise parfois.

Le samedi soir, c'est du tout cuit, la compagnie est servie sur un plateau d'argent.

Pas besoin d'ameuter le reste de la bande des truculents.

Pas immédiatement mais attends

pour sûr, y'a un temps d'échauffement,
tu auras droit à une avalanche d'anecdotes,
un chapelet de confidences.

Elle repose et lui,
dispose de la nuit.

54

Romina râle, Romina souffle.

Quelle plaie, serveuse aux Falaises.

Les nerfs à vif fendre la masse enfiévrée,
ça tient de l'acrobatie.

Le plateau au bout des doigts frôle les oreilles des brailards.
S'faire encore plus fine, j'marche en bas relief,
faufille-toi, m'a dit Mouss.

Mais ouiii mon cochon, envoie-moi ton coude dans les côtes.

Ras l'bol, j'quitte ce foutoir
dès qu'j'ai fini la fac.

Vlan, l'plateau su' l'comptoir.

'Encore une Chouffe et une Leffe triple, please. »

Pfff, dans 10 minutes on siffle la fin du fût
et ce sera pour ma poire.

Là, Elise et Félix, face à face, pas folichons.

Il fait carrément la tête.

Z'ont passé l'après-midi à s'prendre le chou, à évoquer ici et là-bas.

Elise a des envies de Grand Nord.

Il ne les sent pas les 3 semaines de vacances en Finlande ou en Norvège.

Ça lui fout un de ces cafards.

Les vacances, c'est estival,

on a chaud, on transpire,

on mange des calamars, des olives, de la pastèque, des glaces ..

Se voit pas frissonnant par à-coups sous le vent frais

sur une barque dans un fjord saisi par un selfie

avec une eau qui aura beau être plus turquoise que son pull bleu pétrole.

De marbre il reste quand Elise avance sa main.

.

Ahh ça bouge frénétique.

On est serré, collé, remuant, suant, hurlant, se trémoussant, se cognant,

surtout on est neuf comme un sou neuf. Le climax quoi.

Qu'elle, c'est Hafida, qu'elle martèle avec ses pieds

sur le tempo qu'elle veut,

qu'elle agite ses cheveux noirs.

Elle saute en l'air les bras tendus histoire que Jeff soit pas tout seul.

Et qu'elle clame, c'est limpide et franc, tranché

« Freedom » une fois,

t'inquiète, c'est juste ma godasse,

« Freedom » en rythme,

« Freedom » en boucle,

au diable les fadasses.

Son ami Georg, hilare, lui coince le visage entre ses 2 mains et lui refile une grosse bise.

Freedom, Freedom qu'elle s'échappe et move à la verticale.

Et Daphné la frileuse, elle boit des softs.

Mouais elle a bien vu que l'garçon avec la chemise mauve la fixe là.

Peut-être je suis un peu flattée,

peut-être que ça pourrait ou pas. Pourquoi pas un jour.
Attends voir, j'ai même pas encore entendu sa voix.
Il persiste, c'est pas facile, il réessaye de loin.
Elle, pécho sur le coup c'est pas son truc,
un peu la flemme, un peu d'confort.
C'est pas faux, j'chuis pas une flèche,
p't'être d'avance dégonflée.
Puis c'est ballot comme à chaque fois, y'a une fuite dans la perspective.
Sans doute j'ai de nouveau failli.
Affleure l'idée de la déconfiture,
le même film de fait,
qu'elle est sur le carreau, etc. en continu.
Enfin elle ne pourra pas se calfeutrer dans la fatalité.


Et Offra, la fonceuse, genre feu follet, les eaux vives
a la fulgurance qui si souvent lui ouvre tant de voies.
Elle, elle a capté qu'il y a une faille,
une offre qui s'effiloche, une demande qui s'étiole, une frustration
qui s'installe,
une place à prendre, une partie à gagner.
On va pas lâcher l'affaire, monter en puissance la fougue.
Feu vert pour faire tinter sa frimousse,
mettre toute la gomme sur son sourire,
forcer sur la transmission du fluide,
un furieux plaiz à s'immiscer.
Offra s'engouffre, fait fi de la confusion, accroche d'une feinte et poursuit.
Des flirts et plus si affinités qu'elle accumule en continu.
Bingo, c'est bon, un jeu, c'est bref... en continu

La soirée s'étire, Daphné se tire.

Aux p'tites heures, au revoir la fournaise,
on quitte la teuf de fin d'semaine.

Oh ! Il neige en avril
Sometimes it snows
quelques maigrichons flocons.
On s'esclaffe, voisins ou pas, on surenchérit.
Dans l'fond d'sa poche, Fouad a un dernier plan sur le p'tit matin.
Dehors on s'prend la rue Vertemer,
Full nostalgie.





UNE BOUTEILLE
À LA MER

*"J'étais coincé
dans un cul-de-sac"*

On a rêvé?

DOS AU MUR

du bout des lèvres.

Des souvenirs
sur le bout
de la langue



Blaise est blessé

Massimo Bortolini

C'est la sonnerie qui l'a sorti de ce cauchemar. La sonnerie du téléphone. Ce n'était pas celle de l'alarme réveil. C'était Edgar, son adjoint. C'était la première fois qu'il était content de voir son nom s'afficher sur l'écran. D'habitude, il râlait ou l'engueulait selon son humeur. Là, il l'aurait embrassé, lui aurait payé un coup, aurait vanté ses mérites devant la terre entière.

C'est que quelques minutes plus tôt, il était mal embarqué. C'était jour de match. Edgar était arrivé dans son bureau avec son habituelle tête de chien battu prêt à recevoir une nouvelle bastonnade. Il l'avait laissé trembloter quelques minutes, puis il avait levé les yeux.

J'ai une mauvaise nouvelle...

Il avait baissé les yeux. L'engueuler tout de suite ou le laisser tenter une explication ?

Ton boulot consiste à ce que je n'aie jamais à entendre de mauvaise nouvelle... alors, tu pourrais me dire pourquoi tu rampes jusqu'ici pour m'en ramener une ?

Il s'excusa. Il justifia son arrivée par quelque chose de totalement imprévisible, que seul lui pouvait résoudre.

Mais je n'en suis pas certain...

Il le regarda. Etonné, intéressé même. Quelque chose que je ne pourrais pas résoudre ?

Blaise est blessé.

Quoi ? « Blaise est blessé » ?

Blaise est blessé. Il a eu un accident de voiture et les deux jambes cassées. Il ne peut pas jouer.

Et ? Il suffit de le remplacer !

Oui, mais, son remplaçant, Jérémy est suspendu. Il a reçu une troisième carte jaune la semaine dernière, il ne peut pas jouer. Et la troisième gardienne ne peut pas jouer. Une clause de son contrat stipule qu'elle ne peut pas jouer contre son ancien club, l'équipe contre laquelle on joue ce soir. Il n'y a donc aucun gardien disponible. J'ai tenté les équipes de jeunes, mais le seul qui pourrait convenir, c'est Manfred.

Et ?

Il est paraplégique. Nous n'aurions aucune chance.

Il prit la mesure du désastre. Il restait une dizaine d'heures avant la finale de la Coupe et il avait désormais le choix entre un gardien paraplégique et un gardien emplâtré des deux jambes.

On a quoi comme alternative ?

C'est compliqué. La seule qui pourrait jouer dans le but, c'est Sandra. Il faudrait la remplacer comme arrière droit, et je ne vois que Myriam. Le problème c'est que l'équipe comptera 7 femmes et 4 hommes... On n'est plus dans les règles. De plus, elle est hétéro, alors que Blaise est gay. Le règlement est strict. Il faut deux gays ou lesbiennes par équipe. Ou un transgenre. Mais le seul disponible est blanc. S'il joue, il y aura trop de blancs sur le terrain.

Il n'en revenait pas. Un accident de voiture. Deux jambes cassées. Et cela rendait la préparation d'un match de football plus compliquée qu'une équation à 5 inconnues.

Dans son cauchemar, la diversité avait été érigée en dogme. Il fallait la valoriser, la promouvoir, la montrer de toutes les manières possibles. Des lois avaient été votées qui règlementaient tout cela, y compris dans le sport, et en particulier dans le sport spectacle. Désormais, toutes les particularités devaient trouver place dans la société; et cela de façon représentative. On avait donc recensé, calculé, pourcenté, divisé, réparti tout le monde de façon à ce que chacun trouve sa place. On avait créé un Ministère spécialisé dans ce calcul : le Ministère de la Répartition équitable. Il y avait autant de ministres que de différences établies, et chaque jour un nouveau ou une nouvelle ministre était nommée. Pour faciliter la répartition des portefeuilles, on avait créé autant de ministères que de différences établies. Chaque ministre était tiré au sort, une fois par an.

Il fallait donc tenir compte du sexe et du genre, de l'orientation sexuelle, des qualités physiques et mentales, de l'origine culturelle, religieuse, sociale, géographique, de l'âge. Chaque année, on réévaluait et réorganisait cette répartition en fonction des statistiques. Ce qui avait été compliqué à mettre en place dans l'ensemble de la société, l'avait été encore davantage dans le sport de compétition. Celui-ci avait d'ailleurs quasiment disparu. On le maintenait comme reliquat d'une certaine époque. Mais il était voué à disparaître. La notion de compétition étant devenue, disons, malvenue. Bien sûr, il y avait des fraudes. Certaines personnes essayant de se faire passer pour ce qu'elles n'étaient pas vraiment. Pour avoir davantage de possibilités d'une année à l'autre. Certains avaient changé d'orientation sexuelle plusieurs fois. D'autres retrouvaient des traces de parents éloignés qui n'avaient pas la même origine qu'eux. D'autres encore changeaient de cultes. Il arrivait même que certains simulent une difficulté physique ou mentale, voire se l'inflige vraiment. Un courant politique encourageait d'ailleurs ces

affirmations successives, nul n'étant obligé à rester figé dans une identité unique ou définitive. Seule la subjectivité devrait avoir droit au chapitre.

Il avait pris une feuille de papier et avait tenté de mettre 11 noms pour composer l'équipe. Parmi ceux-ci, il avait calculé, évalué : 5 hommes, 6 femmes, 25% d'homosexuels ou de lesbiennes, 30% de jeunes et 60% de personnes âgées, 6 blancs, 2 noirs et 3 représentants d'autres origines ethniques, 10% de personnes porteuses de handicaps lourds, 10% de personnes porteuses de handicaps légers. Il ne s'était pas occupé des autres paramètres, le poids, les origines sociales et géographiques étant moins problématiques dans le sport. Quant aux convictions religieuses, il fallait en tenir compte, mais il était interdit de forcer quiconque à se positionner, aussi, on laissait faire.

Sans Blaise dans le but, l'équipe n'avait quasiment aucune chance. Tout reposait sur le gardien de but. C'est le seul élément d'une équipe qui devait absolument avoir quelques qualités sportives particulières. Evidemment, avoir une personne capable de courir vite ou de frapper un ballon fort et juste était un atout, mais si la personne dans le but était aveugle ou sans bras, cela ne servait à rien de jouer. Or, la blessure de Blaise rendait quasiment impossible d'imaginer jouer. La seule personne qui pouvait prendre sa place, c'était Myriam. Et si on le faisait, cela entraînait une impossibilité de composer une équipe réglementaire. Il gribouillait des noms, encore et encore; les bougeait de place, en reprenant un par-ci, un par-là, tantôt celle-ci était sur le banc des réservistes, tantôt c'était celui-là. Le bloc de papier comptait des milliers de feuilles, elles étaient remplies de noms, il les arrachait et les jetait les unes après les autres.

Il en était à voir défiler tous les visages, tous les noms, toutes les possibilités quand il avait été réveillé par la sonnerie.

C'était Edgar, son adjoint.

Oui, Edgar.

Bonjour Monsieur. Blaise est blessé.

Quoi Blaise est blessé ?

Blaise est blessé. Il a eu un accident de voiture et les deux jambes cassées. Il ne peut pas jouer.





Les auteur·e·s

Mais qui sont-elles ? Et qui sont-ils ?

Massimo Bortolini

Est rarement là où on l'attend.
D'ailleurs, on l'attend rarement.
Ou alors, au tournant.
Ou au détour d'une page.
ça tombe bien, il se trouve page 61.
À vous de voir si cela valait le détour.

Viviane Carlier

Dès l'enfance, Viviane Carlier a été une dévoreuse de livres et une amoureuse de la nature. Les contes et légendes ont nourri son imaginaire et, très tôt, des livres comme *Oliver Twist* ou *La case de l'oncle Tom* ont fondé sa révolte contre l'injustice et l'exploitation des plus faibles. C'est au travers des mains qu'elle exprime le mieux son monde intérieur (écriture, dessin, sculpture, peinture). Elle n'a qu'un seul culte : celui de l'amitié, de la tendresse et du partage.

A l'approche des 70 ans, elle a eu envie de témoigner, par l'écriture, qu'un destin n'est jamais tracé à l'avance et que les blessures de la vie peuvent devenir des forces positives, des sources où puiser l'eau qui manque à d'autres.

C'est sur son initiative qu'en 2019 a été créée la vidéo « Le chemin de l'exil – L'histoire de Sinandugu lue sur les arbres, réalisé par 5 artistes ».

Cinq artistes, comme les cinq doigts d'une main tendue, ont voulu conjuguer leurs divers talents pour exprimer la détresse et les souffrances de tous ces êtres humains qui fuient la guerre, les tortures, les emprisonnements arbitraires et la misère et empruntent le chemin de l'exil.

Ils ont réalisé ensemble, bénévolement, une vidéo destinée à être un outil pédagogique et de sensibilisation pour les associations humanitaires, les associations d'aide aux migrant·e·s et pour les enseignant·e·s.

Texte de Pie Tshibanda, images de Viviane Carlier, voix de Sylvie Van Molle, musique de Kaspjy Ndia, réalisation de François Dioh.

<https://youtu.be/toxRCfSI-hU>

Pascal De Bock

Délaissant là et çà son insatiable poursuite de la vie, Pascal De Bock se plaît à poser un regard sur sa jeunesse. Il replonge alors dans les délices futiles de l'écriture. Ses guerres et sa paix. Mais peu perce de cet homme qui, dit-on, se connaît mal et se fréquente peu...

Isabelle De Vriendt

Isabelle De Vriendt aime créer du lien et favoriser les rencontres ; elle aime aussi se mettre en projet, pour mieux s'ancrer dans l'ici et maintenant, partir de là où elle est et teinter la réalité de ses rêves, attentive à ce que les autres lui renvoient. Plus qu'un programme, une philosophie, qu'elle s'emploie à questionner, là où elle passe...

Dominique M

Dominique M les mots, certains mots, leur matière, quelques images incertaines et le sens évident qui souvent se profile entre eux. Elle les aligne pendant ses loisirs, tantôt avec aisance, tantôt laborieusement, comme une échappée du quotidien.

Sylvie Van Molle

Sylvie Van Molle est comédienne, auteure, metteuse en scène, régisseuse, photographe et fondatrice d'une compagnie de théâtre, la « Compagnie Les rêveurs éveillés ». Attirée essentiellement par les arts contemporains, toutes disciplines confondues, elle a commencé l'écriture par la rédaction d'une pièce de théâtre, d'un long et de plusieurs courts métrages. C'est sa septième nouvelle.



Liber

A T E L I E R
Joëlle Pontseel
Jopo



La maison
du **LI RE**



MAISON DES CULTURES
ET DE LA COHESION SOCIALE
DE MOLENBEEK-SAINT-JEAN
HUIS VAN CULTUREN
EN SOCIALE SAMENHANG
VAN SINT-JANS-MOLENBEEK



NMI



Les lieux traversés

L'itinéraire du Collectif de la ligne 10

Tous les espaces qui ont accueilli le Collectif de la ligne 10 se situent à Bruxelles. Les révéler ici est une manière de les remercier et de les rendre (encore) plus visibles.

Au cours de son parcours d'écriture, le Collectif a investi le Liber, l'Atelier JOPO, le CBAI, le Petit Chapeau rond rouge, la Maison du Livre, Radio Air Libre, EYAD, la Maison des Cultures et de la Cohésion sociale de Molenbeek-Saint-Jean, l'Espace Kessels, Marie Moskou, le Phare du Kanaal et la Boutique culturelle d'Anderlecht.

Le Liber – Saint-Josse-ten-Noode

www.liber-the.be

Le Liber est un petit établissement près de la place Saint-Josse. C'est un lieu convivial où se retrouver entre amis et faire de nouvelles rencontres, où il fait bon venir manger un bout salé ou sucré, boire un thé ou une bière, causer, lire, travailler, jouer ou simplement rêvasser dans un décors confortable, mignon et un peu rétro. Il s'y déroule diverses activités sociales et culturelles comme des concerts, café philo, soirées jeux, tables de conversations en différentes langues, ciné-club, etc. Le tout dans une ambiance un peu hors du temps et toujours chaleureuse.

L'Atelier JOPO - Uccle

www.atelierjopo.com

L'Atelier JOPO a été créé par Joëlle Pontseel, imagière publique. Depuis plusieurs années, son atelier-boutique est un point de rencontre et de création. Concept unique autant qu'original, l'espace

est à mi-chemin entre la galerie et l'atelier-sur-rue. Son lieu est celui de tous les passant·e·s. Ceux qui poussent la porte par hasard et tous les autres, voisins, amis, amateurs d'art et d'histoires. Beaucoup de lumière dans cet espace où il fait bon rester.

Le Centre Bruxellois d'Action Interculturelle - Bruxelles-Ville

www.cbai.be

Le Centre Bruxellois d'Action Interculturelle (CBAI) est une association fondée en 1981 à partir de l'expérience des migrations et des exils et d'une « passion civique » pour Bruxelles, ville désormais multiculturelle. Pour le CBAI, la ville multiculturelle doit se conjuguer avec l'action interculturelle, ensemble de pratiques de savoir-faire, de démarches individuelles et collectives qui font le pari de la rencontre, de la coopération et de la négociation. L'action interculturelle implique la construction de passerelles plutôt que de murailles, de zones d'intérêt et d'identités communes, plutôt que la mise en exergue de conflits et civilisation. Le CBAI s'y emploie au travers de l'information, la diffusion culturelle, la formation, le soutien aux associations. Depuis 2006, il a reçu pour mission d'accompagner les acteurs de la cohésion sociale dans la Région de Bruxelles-Capitale.

Le Petit Chapeau rond rouge – Etterbeek

www.lepetitchapeaurondrouge.be

Le Petit Chapeau Rond Rouge est un espace convivial de rencontre géré par l'asbl Hémisphères-Droits, qui a pour but la promotion de l'art et de la culture : arts de la scène, arts plastiques/graphiques, artisanat, cultures du monde (folklores, musiques, théâtres, ...), intégration sociale, volontariat, engagement social. Le Petit Chapeau Rond Rouge, ouvert à tou·te·s, accueille régulièrement des artistes de scène et expose des objets d'art et d'artisanat. Il est possible de s'y restaurer, de prendre un verre, d'écouter de la musique, de regarder des « seul en scène » dans une ambiance détendue et conviviale. Les membres de l'asbl et les volontaires consacrent un maximum de leur temps à ce projet. Chanteur·euse·s, comédien·ne·s,

musicien·ne·s, client·e·s et ami·e·s se sentent bien dans leur « petit lieu ».

La Maison du Livre – Saint-Gilles

www.lamaisondulivre.be

La Maison du Livre organise de nombreuses activités autour du livre et de l'écriture, pour tous les publics : expos, débats sur des thèmes de société, lectures et ateliers, autant de portes d'entrée sur la littérature et sur le monde.

Radio Air Libre – Forest

www.radioairlibre.net

Radio Air Libre est une radio socioculturelle reconnue par la Fédération Wallonie-Bruxelles. Sans sponsor et sans publicité, elle est gérée collectivement par ses membres, animatrices et animateurs. Depuis sa création en 1980, Radio Air Libre existe pour celles et ceux qui trouvent trop souvent porte close dans les médias traditionnels. Pour conserver sa totale liberté d'expression, Radio Air Libre est complètement indépendante de tout groupe politique ou commercial. Depuis 1980, des centaines de personnes ont assuré l'existence de la radio. La radio y est vue comme un dialogue et non comme un rinçage d'oreilles...

EYAD – La Maison de Turquie – Saint-Josse-ten-Noode

www.eyadasbl.be

EYAD est une association de cohésion sociale et d'éducation permanente reconnue par la Commission Communautaire Française et la Fédération Wallonie-Bruxelles. L'association se veut un lieu de rencontres, de découvertes, de partages, d'apprentissages. Au moyen d'actions sociales, culturelles et éducatives, EYAD a pour mission de permettre aux individus de toutes origines de participer activement à la société dans une perspective d'émancipation individuelle et collective ainsi que dans un esprit de compréhension et

de respect mutuels. Elle organise entre autres, avec des groupes mixtes et multiculturels, des cours de français langue étrangère pour adultes, du soutien à la scolarité pour jeunes du secondaire, des tables d'expression citoyenne pour développer des projets et des activités socio-culturelles qui amènent des opportunités d'échanges entre individus, de réflexions et de débats...

La Maison des Cultures et de la Cohésion sociale de Molenbeek-Saint-Jean

www.lamaison1080hethuis.be

La Maison des Cultures et de la Cohésion sociale est un service à part entière de la commune de Molenbeek-St-Jean. Au cœur du Molenbeek historique, situé à la frontière symbolique de l'autre rive du canal, sur un territoire riche de populations variées, la Maison des Cultures s'est installée dans l'ancienne école de filles. Elle constitue maintenant un espace artistique de service public et établit des relations directes avec les habitant·e·s dans un rapport de proximité, notamment par le biais des ateliers organisés pour les adultes et les enfants et de la Court'Échelle, espace consacré à la petite enfance. Lieu d'accueil, de rencontres, d'échanges et de dialogue, la programmation de la Maison des Cultures et de la Cohésion sociale s'organise selon 3 axes : les besoins et les réalités quotidiennes des habitant·e·s de Molenbeek, la thématique annuelle préétablie et les propositions extérieures (demandes faites par les écoles et les associations locales), en privilégiant la création vers la mixité culturelle et les relations intergénérationnelles.

L'Espace Kessels – Schaerbeek

www.1030.be/fr/content/espace-kessels

Des anciens bains communaux de Schaerbeek, il ne reste pratiquement plus de trace. Les rénovations ont fait de ce lieu un véritable écrin de verdure en intérieur d'îlot avec un grand jardin de 200 m², magnifiquement entretenu par les Jeunes Schaerbeekois au travail.

Des activités autour d'un compost de quartier, deux ruches et un potager avec serre ont déjà lieu dans ce grand jardin qui peut aussi accueillir des activités de détente. Une salle et deux locaux sont également mis à disposition des Schaerbeekoï-s pour accueillir des activités créatives, ludiques et pédagogiques.

L'asbl Toestand – Marie Moskou – Saint-Gilles

www.toestand.be/fr

« Marie Moskou » est un projet de l'asbl Toestand, qui entend être un lieu de rencontre ludique et informel, où des initiatives sociales, culturelles et sportives peuvent être développées et soutenues. Cet endroit est un espace provisoire, situé Place Marie Janson, qui sera transformée dans le cadre d'un contrat de quartier. L'asbl Toestand implique les habitant·e·s dans la réflexion sur ce que peut devenir leur place.

Le Phare du Kanaal – Molenbeek-Saint-Jean

www.lepharedukanaal.com

Le Phare du Kanaal est un lieu d'échange et de travail avec un café accessible à tous et toutes dans le quartier du canal. C'est un endroit où il fait bon vivre, boire, manger, lire et échanger en toute simplicité. À l'étage, le Phare du Kanaal a deux salles de réunion et un espace de « co-working ».

La Boutique culturelle d'Anderlecht

www.boutiqueculturelle.be

Fondée en 1993 et située au cœur du quartier Cureghem à Anderlecht, la Boutique culturelle a pour but de promouvoir la cohésion sociale et le dialogue interculturel. Elle est un espace carrefour où se créent des rencontres entre des personnes et des groupes de cultures, d'âges, d'habitudes de vie, de rêves et de projets les plus variés possible, et où sont valorisées des initiatives constructives qui contribuent à une vie de qualité et à la construction d'un devenir

commun, qui répond au défi du vivre ensemble dans un monde où les flux migratoires sont de plus en plus importants.

Convaincue que la culture renforce la solidarité et crée du lien social, la Boutique organise des activités socio-artistiques et culturelles afin de susciter et soutenir les rencontres entre différents groupes sociaux et culturels présents à Cureghem. Elle met ainsi en valeur la créativité des personnes et des associations proposant des démarches constructives qui suscitent le questionnement. Les réalisations novatrices et créatives, les pratiques artistiques et culturelles en tant qu'expression des identités, des idées, des rêves, des conceptions, des aspirations et des besoins, sont vecteurs de dynamisme et de vitalité pour un individu, un groupe, un quartier, une ville.

Remerciements

Le Collectif de la ligne 10 et ScriptaLinea remercient

De nombreuses personnes, responsables d'associations, d'espaces culturels ou d'institutions ont ouvert leurs portes pour héberger le Collectif de la ligne 10 ou pour mieux connaître l'aisbl ScriptaLinea. Pour réaliser cette nouvelle compilation de textes, la ligne 10 a ainsi investi le Liber, l'Atelier JOPO, le CBAI, le Petit Chapeau rond rouge, la Maison du Livre, Radio Air Libre, EYAD, la Maison des Cultures et de la Cohésion sociale de Molenbeek-Saint-Jean, l'Espace Kessels, Marie Moskou, le Phare du Kanaal et à la Boutique culturelle d'Anderlecht.

Merci aussi à tous ceux et à toutes celles qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de cette compilation. Le Collectif de la ligne 10 et l'aisbl ScriptaLinea leur sont très reconnaissants pour leur appui, leur confiance et leur enthousiasme.

L'aisbl ScriptaLinea adresse également ses vifs remerciements à Martin Dupuis pour la relecture de l'ensemble des textes, ainsi qu'à Robin Lejeune pour le graphisme de la compilation.

Cette compilation a été présentée à la Boutique culturelle d'Anderlecht, le 25 octobre 2019 (Région de Bruxelles-Capitale).



Un projet de ScriptaLinea aisbl
Avec le soutien de la Commission communautaire française,
de la Fédération Wallonie-Bruxelles et de son Parlement.



Le graphisme est réalisé par Robin Lejeune.

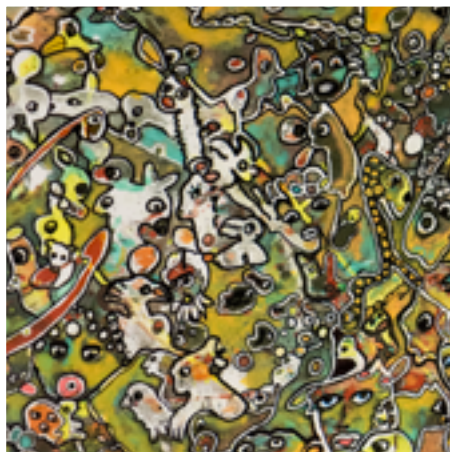
La photo de la couverture est tirée de créations de Viviane Carlier.

Les photos reprises dans la compilation ont été réalisées
par les membres du Collectif de la ligne 10.

Le présent exemplaire ne peut être vendu.
Téléchargeable sur www.collectifsdecrits.org

Collectifs d'écrits

Réseau d'écritures littéraires et sociales pour le bien commun



www.collectifsdecrits.org

